

Richard Abibon

À propos de « Un beau soleil  
intérieur », de Claire Denis et Christine  
Angot,  
et de  
« espèces menacées » de Gilles  
Bourdos

---

Après l'ennui que j'ai ressenti au visionnage de « Un beau soleil intérieur », malgré quelques moments intéressants, après la lecture de critiques presque toujours dithyrambiques, je me sens obligé d'écrire quelque chose à mon tour. Je suis souvent d'une opinion opposée aux opinions dominantes. Ce n'est pas par choix oppositionnel, puisque c'est après coup que je peux dire cela.

Le prologue du film est un formidable moment, qui en dit très long. Très réaliste, il décrit une baise dans laquelle l'homme a bien du mal à jouir tandis que la femme attend patiemment qu'il y parvienne en dissimulant son ennui...jusqu'au moment où elle perd patience, et l'encourage de paroles de plus en plus énervées. « Moi, je suis bien », dit elle, n'ayant pas joui et pour encourager l'homme à aller jusqu'au bout un peu plus vite.

Ça m'a paru aller dans le sens de l'hypothèse que j'avais énoncée dans mon analyse du film « Portrait de femmes », de Jane Campion, d'après Henry James. Elle se dit « bien » ce qui indique le peu de valeur qu'une femme accorde à un orgasme. Par contre, elle sait, par expérience, l'immense valeur que cela a pour l'homme ; d'où, elle s'adapte. C'est cependant un ratage car, si on ne sait pas pourquoi l'homme, ici, avait du mal à jouir, il est vraisemblable que les injonctions à y parvenir ne risquaient pas de l'y aider : on ne jouit pas sur ordonnance.

Cela nous introduit à une longue suite de rencontres amoureuses ratées, qui font l'ossature du film. J'ai eu l'impression que, comme l'Isabel de « Portrait de femme », Isabelle (juliette Binoche) les éconduisait tous et que sa véritable jouissance était là. Cela contredit évidemment son propre propos dans lequel elle dit, elle se dit, qu'elle cherche un « vrai amour ». Évidemment, cette galerie de portraits masculins est accrochée dans la salle « lâcheté » du musée. Présentés ainsi, on ne peut que comprendre la lassitude

d'Isabelle et son choix d'évictions successives. Ce sont tous des sales types finalement, à commencer par le banquier « peine-à-jour » du début qui, sous couvert d'une courageuse franchise de façade, lui déclare tout de go : « je ne quitterai pas ma femme pour toi ».

Il est très étonnant de voir Isabelle, à chaque nouvelle conquête, atermoyer, dire oui, puis non, puis oui quand même, ceci étant mis aussi sur le compte de ces hommes indécis qui ne savent pas plus qu'elle ce qu'ils veulent. En contraste, il est surprenant de voir la détermination avec laquelle elle fout le banquier à la porte. Cela nous offre la même scène que j'avais décrite comme fondamentale dans « Portrait de femme » : la porte ouverte avec fracas et la femme sur le seuil qui enjoint fermement à l'homme de sortir. Là, elle jouit. Elle marque sa domination. Elle n'attend plus qu'il jouisse, elle prend l'initiative, et elle se plante, phallus vivant dans l'entièreté de son corps, sur le bord du trou de la porte dans lequel elle va le jeter. Le castré, là, c'est lui.

« Lâche » est certainement le qualificatif le plus employé par les femmes à l'égard des hommes, une fois passée l'efflorescence amoureuse des débuts où ils sont vus avec les naïves lunettes de la perfection. Si elles n'osent pas le dire, elles le pensent, jusqu'à ce qu'un jour ça éclate.

En avoir ou pas, telle est la problématique que ce vocable révèle. Le lâche, c'est le sans couille, celui qui n'ose pas quitter sa femme pour elle, celui qui ne fait jamais ce qu'il faut quand il faut, qui se défile toujours, etc. La moindre faille dans l'autre devient alors symbole d'une castration dans laquelle il faut enfoncer le clou.

Dans un autre film (beaucoup moins ennuyeux à mon sens) « Espèces menacées » de Gilles Bourdos, une mère éplorée de voir sa fille mariée à un homme violent qui la frappe, s'en prend à son mari, avec lequel ça se passait plutôt bien jusque là. « Elle voulait que tu la protèges. Et toi tu l'as laissée partir avec ce type, avec cette merde. T'as pas levé le petit doigt. T'avais peur ? t'avais peur de ton ombre. t'as peur de moi, de lui, de tout. C'est pas devant moi qu'il faut faire le coq, c'est pas devant moi qu'il faut avoir des couilles ».

C'est dit : la lâcheté, c'est n'avoir pas de couilles, lieu décevant où pourtant les femmes retrouvent une certaine égalité avec l'homme, genre : ah, voilà bien la preuve que j'en ai plus que lui ! Et d'entonner le discours qui en rajoute sur la castration... de l'autre.

Vraisemblablement, c'est là que, dans ce film, l'homme, Joseph, (Grégory Gadebois) va prendre la décision fatale de tuer le mari de sa fille. Il faut bien un flingue de substitut pour se prouver, à lui, à sa femme et au monde qu'il a bien des couilles, métonymie du phallus. Tandis que sa femme disait également fort bien les choses de son point de vue assez typiquement féminin : l'important, c'est l'enfant, et non les rapports entre les parents.

Mais revenons au film de Claire Denis.

Voilà Isabelle à La Souterraine pour une expo d'art contemporain. La réalisatrice ne nous donne pas à voir le nom de la gare par hasard : sans doute pense-t-elle que son personnage, là, va puiser à la source de ses tréfonds. En effet, une ballade dans la campagne en compagnie de ses amis parisiens artisto-intellos l'amène à un pétage de plombs phénoménal contre eux, qui s'extasiaient sur les beautés de la nature : « mais oui tout t'appartient, tout ça, le paysage, tout t'appartient, les oiseaux, là, ils viennent de s'envoler mais ils t'appartiennent aussi, ils vont revenir ». Je me demande si c'est une diatribe contre les artisto-intellos où juste un pamphlet contre la gent masculine qui se croit régente du monde. Le passage sur les oiseaux est particulièrement clair, de nid. Ils

sont partis mais ils vont revenir, comme le phallus des femmes, mais là, ô injustice, ils ne vont revenir qu'à l'homme. D'où la formidable colère qu'elle laisse éclater.

C'est le soir même dans la boîte de nuit de La Souterraine qu'Isabelle va rencontrer un homme sans passé, sans atermolement, sans blabla. Au lieu de tourner en rond autour du pot comme elle avait l'habitude de voir faire ses anciens soupirants, cet homme la prend dans ses bras et l'entraîne dans la danse, puis dans la chambre. Pas de oui, puis de non et de oui cette fois là. Pourtant, elle entendra les sirènes de son ami galeriste qui lui instille des gouttes au compte doute : « on sait pas d'où il sort ce type, pourquoi il ne nous rencontre pas, nous tes amis ? est ce que tu sors des fois avec ses amis ? Les connais tu ? Non, il te faut un homme de ton milieu avec lequel tu peux parler ».

D'où : encore une mise à la porte de cet homme avec lequel ça se passait si bien. Elle lui ressort presque mot pour mot le discours du galeriste. Serons-nous dupe de ce discours sur l'hétérogénéité irréductible des classes sociales, où y verrons-nous le prétexte qu'elle attendait, trop facile, pour l'éconduire lui aussi ?

La séquence finale est une monstruosité d'ennui, record battu depuis les films de Marguerite Duras. La naïveté d'Isabelle la conduit à consulter un voyant radiesthésiste pour savoir quel homme il lui faut. Le rôle est tenu par Gérard Depardieu en gros plan et dans la pénombre tout le temps. Il lui débite tous les lieux communs qu'une femme qui cherche le vrai amour souhaite entendre, et le problème c'est qu'il y en a long et que ça déborde sur la totalité du générique de fin. Il parle à sa place, elle a à peine le temps de placer quelques mots. Qu'est-ce qu'elle cherche, là ? Qu'est-ce que la réalisatrice et sa coscénariste, Christine Angot, ont voulu nous montrer par cette fin décevante ? Je ne vois pas, et de toute façon, je n'ai pas écouté la moitié des conneries débitées par Depardieu (enfin, son personnage), révolté que j'étais par cette anti psychanalyse, où, encore plus qu'avec les hommes, une femme se fait voler sa parole ?

Ça nous ramène aux « Espèces menacées » et à cette Joséphine qui a choisit un mari violent. Elle ne veut plus voir ses parents qui n'ont pas approuvé le mariage. Elle a dû lâcher son boulot, car elle travaillait à la scierie, « un milieu d'hommes », ce qui déplaisait au dit mari qui n'hésite pas à l'enfermer toute la journée à la maison, afin qu'elle ne rencontre point d'homme. C'est le jour où elle se retrouve à l'hôpital avec de nombreux points de suture et des bleus partout que les parents découvrent l'ampleur du problème. Et, malgré leur tolérance, parfois, leurs injonctions à le quitter, quelques fois elle y retourne toujours. Pour chercher les coups ? Quel est cette étrange passion qui la pousse toujours vers le malheur ? « Casses-toi, casses-toi !!!! » hurle telle à son père qui tente de la ramener à la maison. Faut-il entendre : « castres-toi » ? La fille, comme la mère, lui renvoie qu'il n'a pas de couilles et que s'il en reste un bout, elle taille.

Son mari fait quoi dans la vie ? il grimpe le long des palmiers de la région de Nice pour couper les branches mortes. Y'a pas plus phallique et castrateur, non ?

Joséphine n'est pas qu'un personnage de cinéma. Dans ma carrière à l'hôpital psychiatrique et au dispensaire, j'en ai rencontré des tonnes formatées sur ce modèle. Serait-ce parce qu'elles ont enfin trouvé le type sans faille, celui qui sait ce qu'il veut – elles – au point de les séquestrer ? Au point de lui rajouter des entailles corporelles qui lui rappellent que la castrée, c'est elle et qu'il n'y aura jamais moyen de le castrer, lui ? Cela aurait le mérite de délimiter clairement les lieux et l'emplacement du phallus.

Est ce pour cette raison qu'Isabelle (retour au « beau soleil intérieur ») se laisse ainsi fasciner – sans violence – par ce guru prétentieux qui lui vole sa parole ? qui lui en fournit une de substitut conforme à ses fantasmes ? qui donc détient le phallus et la laisse sans voix, dans sa main, comme le petit enfant qu'elle était, à laquelle on fournit

tout ? Serait-ce cela un vrai amour ? un amour oedipien ? Depardieu (enfin son personnage) joue sur l'ambiguïté de sa place : parfois il semble le professionnel radiesthésiste, parfois j'ai vraiment eu l'impression qu'il la draguait. Inutile d'insister sur la différence d'âge entre les deux.

Ça ne justifie rien du tout à mes yeux. Je tente juste des hypothèses.

Cette infantilisation trouve justement son inscription paroxystique dans l'histoire du voisin (Eric Esmonino) du couple conflictuel. Il vient de se séparer de sa femme (ou : lui aussi, sa femme vient de le foutre à la porte, on ne sait pas) et juste avant il avait appris que sa fille Mélanie allait épouser un homme de trois fois son âge. Et donc, 18 ans de plus que lui, son père. Il y a de quoi en rester un peu sidéré, d'autant plus qu'elle est enceinte.

Décidément, les gendres ne sont pas adaptés au désir des pères. Mais se doivent ils de l'être ? Comme le lui fait remarquer sa fille, elle est majeure et, dans le fond, ça ne le regarde pas. Oui ben, peut-être, mais des fois, si, comme le père Joseph qui tue le mari de sa fille. On peut se dire que c'est une question de vie ou de mort : plutôt lui que sa fille. Mais dans le cas d'un homme très âgé ? que dire, que faire ? et puis, ces cas extrêmes ne sont-ils pas tout simplement emblématique de la toujours présente jalousie entre un parent et l'aimé(e) de son enfant ? Il n'est donc pas seulement question de castration mais aussi d'Œdipe. Dans les « Espèces menacées », il n'a pas seulement l'âge du père, mais du grand-père ! Fatalement, ça y fait penser même si, bien sûr, ce n'est pas le grand-père.

L'un de mes frères avait une fille extrêmement jolie. Elle s'est trouvé un amant qui avait exactement l'âge de son père. Mon frère avait pu me dire, amer, que « ce n'était pas un homme pour elle ». Il n'a jamais pu en dire plus, mais je crois que c'est la source du cancer du pancréas qui l'a emporté.

Moi-même j'ai coupé les ponts avec l'homme de ma fille. Il y a un an. Peut-être bien que cela fait aussi partie des surdéterminations qui sont au principe de ma maladie actuelle.

25 févr. 18